

Haine Yclair  
7 Février 24

# "La Croisade des longues figures"

— 106 —

Décidément, M. Henri Béraud est un homme terrible! Pendant toute l'année dernière il a bataillé rudement contre les grands pontifes de la *Nouvelle Revue Française*. Il s'est fait avec une fougue, un ardeur, une violence qui le classent au premier rang de nos polémistes.

Grâce à lui — bien qu'en l'espèce il se dise Poitonsé — il existe une affaire Béraud-Gide, ou Béraud-NRF, qui pendant de longs mois défraya la chronique et dont les péripéties ne semblent pas encore tout près du dénouement. J'entends par là que l'auteur du « Vitriol de Lune » n'a pas dit son dernier mot sur André Gide et ses amis et aussi qu'il n'a pas fait la preuve par neuf de toutes les critiques que sa plume de Juvénal leur a si libéralement distribuées.

Ces critiques, c'est surtout dans les colonnes de l'*Eclair* qu'elles se sont produites au cours de 1923. Mais le point de départ de la querelle Gido-bérakienne doit être recherché dans une interview que Béraud donna le 31 mars de cette même année à M. Frédéric Lefèvre, des *Nouvelles Littéraires*. On peut d'ailleurs remonter plus haut encore et dire qu'un article paru le 1<sup>er</sup> septembre 1921 dans « Les Cahiers d'aujourd'hui », contenait en germe la substance des débats ultérieurs. Pourtant, il est juste de reconnaître que cette première attaque passa presque inaperçue. C'est donc sur la date du 31 mars 23 que s'ouvre véritablement la grande querelle. On sait ce qu'elle fut.

Et nous n'aurions pas l'occasion d'en parler à cette heure, si précisément Béraud ne venait de recueillir en un volume ses pièces capitales du débat. Sous ce titre « La Croisade des longues figures » (les longues figures des écrivains de la NRF), le terrible lyonnais reproduit ses propres articles avec les réponses essentielles qu'ils ont provoqués. De la sorte, quiconque n'a pas eu le loisir de suivre l'*Eclair*, les *Nouvelles Littéraires* et tant d'autres journaux où l'on discutait de la querelle, pourra, sans fastidieuses recherches, lire d'une seule traite, le récit des diverses escarmouches auxquelles avec plus ou moins de bonne grâce se prêtèrent les combattants.

Béraud, lui, ne recula jamais devant la bataille. Il attaquait. Ses ennemis par contre se sont plus d'une fois dérobés. Mais toujours il les ramenait sur le terrain. Lui qu'on ait impulsif, a fait preuve, en toute cette affaire, d'une persévérance, d'un esprit de suite qu'on ne peut contester! A c'est un lutteur qui ne recule pas facilement son adversaire!

Je le plains de tomber en ses mains redoutables.

Ma fille...

André Gide en sait quelque chose. Giraudoux aussi. Et depuis, Pierre Mille, pour d'autres raisons.

Etes-vous avec Béraud contre la *Nouvelle Revue Française*, ou avec la revue contre Béraud? Je l'ignore. Mais de quelque côté que vous vous trouviez de la barricade, je suis certain que la verve du Lyonnais ne vous semble pas de mince qualité. Quelle vigueur, quelle aisance, quels coups de marteau! Les manes de Paul-Louis Courier ont dû plus d'une fois tressaillir.

Ce pamphlétaire a des trouvailles d'expressions. Voyez Abel Hermant qu'il représente en plein combat avec son petit canon bouffé jusqu'à la gueule d'impacts du subjonctif. Voyez Gide, ce chevalier « de la contrainte nécessaire », voyez Suarès, Claudel, Jacques Rivière, etc., etc., qui pratiquent un nouveau snobisme : « le snobisme de l'ennui et de la mévente ». Leur pensée porte redingote, dit Béraud. Une pièce d'Henri Gheon, ajouta-t-il, endort jusqu'au pompier de service. Et le voilà qui sans respect, ni vergogne « sacroge les éventaires des marchands de pavots ».

Personnellement, j'aime moins ses embours. M. Jacques Rivière s'est défendu d'être, dans toute la force du terme, un disciple de Gide. N'importe. Pour Béraud, il reste un « Gide à la noix ». Et l'injure est d'autant plus grave dans sa bouche que toujours selon notre pamphlétaire, « la nature a horreur du Gide ».

Mais peut-être avons-nous tort de nous arrêter à ces défaillances d'un talent vigoureux qui ne résiste jamais au plaisir, d'exalter chez son lecteur un rire large et franc (du moins le croit-il). Ce n'est là que question secondaire et nous nous en voudrions de développer ce point. Autre chose me choque dans le réquisitoire de Béraud : c'est l'insistance avec laquelle il nous répète sur tous les tons, qu'André Gide écrit mal. Il cite même chez lui des exemples de constructions douteuses, de phrases compliquées, d'étranges solécismes.

Et puis après? Chacun sait que la langue de Gide n'est pas la langue de tout le monde. Chacun sait que, par un excessif souci d'originalité, l'auteur de la « Porte étroite » se permet souvent une manière d'écrire qui bouscule violemment la syntaxe et se moque de Litté. Que Béraud l regrette : mon Dieu, c'est son droit. Mais qu'il en fasse état dans la querelle tient plus du pédant de collège que du polémiste. Crovez-moi, monsieur le cœur, vous avez autre chose à faire qu'à... extirper les perles » du collier d'André Gide... Rappelez-vous Candide et... cultivez votre jardin.

Certes, parmi les écrivains que groupe la *Nouvelle Revue Française*, il en est qui semblent ignorer leur grammaire ou qui l'entraînent sans rime ni raison. Mais lorsqu'on se sent le goût de les chicaner là-dessus — et après tout, je le conçois — ce n'est pas Gide qu'il convient de choisir comme bouc émissaire. Quelques bizarreries de syntaxe n'empêcheront jamais « le Retour de l'Enfant prodigue » d'être une fort belle œuvre et très émouvante. Alors qu'on laisse dormir en paix Vaugelas!

Sur quoi, Henri Béraud proteste : Ennuie-t-on André Gide? Moi, je soutiens qu'il ennuie. Et je le prouve : on ne le lit pas.

— Doucement, M. Béraud. Je demande à distinguer. Vous voulez dire sans doute qu'il a moins de lecteurs que Pierre Benoit? Je vous l'accorde. Mais cela ne saurait établir qu'il soit plus ennuyeux. En l'espèce, vous devez seulement conclure qu'il est moins accessible. Vous savez comme moi, (sans comparaison) que « Matière et Mémoire » de Bergson ne peut rivaliser avec « Maria Chapdelaine » pour le charme du langage. Le genre des essais et des livres de Gide le condamne au petit nombre de lecteurs.

Amis, dites vous, pourquoi l'opinion ou si largement à l'étranger? ... moi le Onzi d'Orsay (1) subventionné. Nouvelle Revue Française au détriment d'autres publications qui le valent bien elle et ses collaborateurs? Pourquoi ce traitement de faveur dont bénéficie, hors de France, grâce à l'argent français, des écrivains qui ne représentent pas l'opinion générale de notre pays?

Je vous concède que Giraudoux a mal répondu — et bien tard — aux questions très précises que vous lui avez posées sur ce sujet. Mais j'attends plus de lui pour me prononcer là-dessus. Pour le moment, je ne retiens qu'une chose : c'est que vous avez trop rapidement malmené des écrivains qui, sans être impeccables, ont tout de même une assez jolie valeur.

Voilà ce que je retiens. Et aussi que vous êtes un polémiste auquel on ne s'ennuie pas! Ah! vous n'avez pas une « longue figure », vous!

Ch. Ledré.